# FEUILLETON.

## ANGE PITOU.

### Suite des Mémoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

XVI—(Suite.)

Le gouverneur resta immobile, Billot fut forcé d'aller jusqu'à lui; la grille se referma derrière le parlementaire du peuple avec un bruit sinistre de fer grinçant qui lui fit si brave qu'il fût, passer un frisson dans la moelle des os.

—Que me voulez vous encore, demanda de Launay.

—Encore, répéta Billot, il me semble, cependant, que c'est la première fois que je vous vois, et que par conséquent vous n'avez pas le droit d'être fatigué de moi vu.

—C'est qu'on me dit que vous venez de l'Hôtel-de-Ville.

—C'est vrai, j'en viens.

—Eh, bien! tout à l'heure, j'ai déjà reçu une députation de la municipalité.

—Que venait-elle faire?

—Elle venait me demander la promesse de ne pas commencer le feu.

—Et vous avez promis?

—Oui.

—Elle venait me demander de faire reculer les canons.

—Et vous les avez fait reculer. Je sais cela; j'étais sur la place de la Bastille quand la manœuvre s'est opérée.

—Et vous avez cru sans doute que j'obéissais aux menaces de ce peuple?

—Dam! fit Billot, cela en avait bien l'air.

—Quand je vous le disais, messieurs, s'écria de Launay en se retournant vers les officiers, quand je vous disais qu'on nous croirait capables de cette lâcheté!

Puis, se retournant vers Billot:

—Et vous, de quelle part venez-vous?

—De la part du peuple, répondit fièrement Billot.

—C'est bien, dit en souriant de Launay; mais vous avez encore quelqu'autre recommandation, je suppose; car, avec celle que vous invoquez, vous n'oseriez pas traverser la première ligne des sentinelles.

—Oui, j'ai un sauf conduit de M. de Flesselles, votre ami.

—Flesselles! Vous avez dit qu'il était mon ami, répartit de Launay en regardant Billot comme s'il eût voulu lire au plus profond de son cœur. D'où avez vous vu M. de Flesselles est mon ami?

—Mais j'ai supposé qu'il l'était.

—Suppose. Voilà tout. C'est bien. Voyons le sauf-conduit.

Billot présenta le papier.

De Launay le lut une première fois, puis une seconde, l'ouvrit pour voir s'il ne contenait pas quelque post-scriptum caché entre les deux pages, le présenta au jour pour voir s'il ne cachait pas quelques lignes tracées entre les lignes.

—Etvoilà tout ce qu'il me dit? demanda-t-il.—Tout.

—Vous êtes sûr?

—Parfaitement sûr.

—Rien de verbal?—Rien.

—C'est étrange! dit de Launay, en plongeant, par une dernière fois, son regard sur la place de la Bastille.

—Mais que voulez vous donc qu'il vous fît dire? demanda Billot.

—Pardieu! fit un mouvement.

—Rien, au fait; rien. Voyons, dites ce que vous voulez; mais dépêchons vous; je suis pressé.

—Eh, bien! je veux bien vous nous rendre la Bastille.

—Parbleu! fit de Launay, retournant vivement comme s'il avait mal entendu; vous dites?

—Je dis qu'au nom du peuple je vous sommes de rendre la Bastille.

De Launay haussa les épaules.

—C'est en vérité un étrange manuel que le peuple, dit-il.

—Mais! fit Billot.

—Et qu'en veut-il faire de la Bastille?

—Il veut la démolir.

—Et que diable lui fera la Bastille, à ce peuple? Est-ce qu'un homme du peuple a jamais été mis à la Bastille? La Bastille, le peuple, au contraire, en devrait bénir chaque pierre. Qui mettent-on à la Bastille? Les philosophes, les savants, les aristocrates, les ministres, les princes, c'est-à-dire les ennemis du peuple.

—Eh, bien! cela prouve que le peuple n'est pas égoïste.

—Mon ami, dit de Launay avec une espèce de commiération, il est facile de voir que vous n'êtes pas soldat.

—Vous avez raison, je suis fermier.

—Que vous n'êtes pas de Paris.

—En effet, je suis de la province.

—Que vous ne connaissez pas a fond la Bastille.

—Vous avez raison, je ne connais que ce que j'en ai vu, c'est à dire les murs extérieurs.

—Eh, bien! venez avec moi, je vais vous montrer ce que c'est que la Bastille.

—Oh! oh! fit Billot, il va me faire passer sur quelqu'oubliette qui s'ouvrira tout à coup sous mes pieds, et pas bonsoir, père Billot.

Mais l'intrepide fermier ne sourcilla point, et s'apprêta à suivre le gouverneur de la Bastille.

—D'abord, dit de Launay, vous saurez que j'ai dans mes caves assez de poudre pour faire sauter la Bastille, et avec la Bastille la moitié du faubourg Saint Antoine.

—Je sais cela, répondit tranquillement Billot.

—Bien. Voyez d'abord ces quatre pièces de canon.—Je les vois.

—Elles enfilent toute cette galerie, comme vous voyez encore, et cette galerie est défendue d'abord par 30 corps-de-garde, ensuite par deux fossés qu'on ne peut traverser qu'à l'aide de deux ponts-levis; enfin par une grille.

—Oh! je ne dis pas que la Bastille est mal défendue, répondit tranquillement Billot; seulement je dis qu'elle sera bien attaquée.

—Continuons, dit de Launay.

Billot fit de la tête un signe d'assentiment.

—Voici une poterne qui donne sur les fossés, dit le gouverneur; voyez l'épaisseur des murs.

—Quarante pieds à peu près.

—Oui, quarante en bas et quinze en haut. Vous voyez que si bons ongles qu'ait le peuple, il ne les retournera sur cette pierre.

—Je n'ai pas dit, reprit Billot, que le peuple démolirait la Bastille avant de la prendre, j'ai dit qu'il la démolirait après l'avoir prise.

—Montons, fit de Launay.

—Montons.

Ils montèrent une trentaine de marches.

Le gouverneur s'arrêta.

—Tenez, dit-il, voici encore une embrasure qui donne sur le passage par lequel vous voulez entrer; celle-ci n'est défendue que par un fusil de rempart; mais il a une certaine réputation. Vous savez l'air:

Je suis le fusil de rempart
Mon nom est Mademoiselle Marie-Jeanne.

—Certainement, dit Billot, que je le sais, mais je ne crois pas que ce soit l'heure de le chanter.

—Attendez donc! Eh, bien! le maréchal de Biron appelait cet air-là, je ne sais pourquoi, mais enfin, c'était l'air que chantait le tambour qui battait le rappel quand on allait pendre quelqu'un.

—Oh! fit Billot.

—Mais, en tout cas, il a bien fait de mourir.

—Qu'est-ce que c'est que cette femme de la tête de la Comtesse?

—Ah! oui! dit Billot.

—Que demande de Launay.

—Vous n'avez pas l'intention de vous en servir.

—Je ne sais trop encore, mais, en tout, vous avez que je dirai au peuple que les canons sont toujours là.

—Bien!

—Vous ne voulez pas les descendre, alors?

—Non.

—Décidément!

—Les canons de roi sont là par un ordre du roi, monsieur; ils n'en descendront que sur un ordre du roi.

—Monsieur de Launay, dit Billot, sentant la parole grandir et monter en lui-même à la hauteur de la situation, monsieur de Launay, le vrai roi auquel je vous conseille d'obéir, le voici.

Et il montra au gouverneur la foule grise, ensanglantée en certains endroits par le combat de la veille, et qui ondulait devant les fossés en faisant retentir sourdement sa lame.

—Monsieur, dit à son tour de Launay en rejetant la tête en arrière avec un air de hauteur, il se peut que vous connaissiez deux rois; mais moi, gouverneur de la Bastille, je n'en connais qu'un; c'est Louis, seizième du nom, qui a mis sa signature au bas d'un brevet en vertu duquel je commande ici aux hommes et aux choses.

—Vous n'êtes donc pas citoyen? crie Billot en colère.

—Je suis gentilhomme français, dit le gouverneur.

—Ah! c'est vrai, vous êtes un soldat, et vous parlez comme un soldat.

—Vous avez dit le mot, monsieur, répondit de Launay en s'inclinant. Je suis un soldat, et j'exécute ma consigne.

—Et moi, monsieur, dit Billot, je suis citoyen, et, comme mon devoir de citoyen est en opposition avec votre consigne de soldat, l'un de nous deux mourra: soit celui qui suivra sa consigne, soit celui qui accomplira son devoir.

—C'est probable, monsieur.

—Ainsi vous êtes décidé à tirer sur le peuple.

—Non pas; tant qu'il ne tirera point sur moi.

—Et vous ne descendrez pas vos canons sur ceux qui vous entourent?

—Non pas; tant qu'il ne tirera point sur moi.

—Et vous ne ferez pas feu